

Le petit manant

— **A** lors, le Cavalier arrive, brandissant son épée, la faisant tourner au-dessus de sa tête. Elle brille d'un éclat irréel, car c'est une arme magique. Il tue tous ses ennemis et les méchants prennent la fuite.

Joffrey s'arrêta, à bout de souffle et à court d'idées. Quatre paires d'yeux restaient suspendues à ses lèvres, attendant la suite. Un épilogue mille fois entendu, mais dont on ne se lassait point.

— Et après, Joffrey ?

— Eh bien... eh bien...

— Moi, je sais ! Son épée est en or, avec des diamants et une émeraude. Il est immortel, invincible. C'est le dieu de la guerre !

Tout était dit. La fillette qui venait de prendre la parole semblait connaître son sujet sur le bout des doigts, prête à en remonter aux jeunes garçons qui l'entouraient. Emportée par son rêve, elle avait les yeux brillants dans la demi-pénombre. Le feu dans la cheminée mouronnait, projetant sur les visages des ombres mobiles, révélant les traits des adolescents déjà séduisants. Le conteur se leva et bouscula quelques braises, dérangeant le vieux chat qui s'étira en soupirant. Après avoir tourné plusieurs fois sur lui-même, le félin se réinstalla avec cette fois la tête dirigée vers l'âtre. Si une flammèche venait à l'atteindre, au moins verrait-il le danger en face ! Le gros

matou au pelage blanc immaculé raffolait de ces soirées. Il somnolait en écoutant les enfants narrer leurs histoires rocambolesques, sursautant quand un éclat de voix ou un rire atteignait une octave supérieure. Les humains sont parfois bien bruyants, songeait-il, les paupières mi-closes masquant ses yeux d'or.

Les jeunes villageois rassemblés autour du feu laissaient libre cours à leur imagination. Parmi eux, Joffrey, le fils du maréchal-ferrant, et Mariane, la fille cadette de Richard, comte du Plessis, qui se compromettait avec les petits manants, au grand dam de son père. La rebelle entraînait dans son sillage une cohorte de fervents adorateurs !

Le comte possédait le château surplombant le village. Cet homme vaniteux, imbu de son pouvoir et guère estimé, imposait une autorité bornée et inflexible.

Joffrey avait fait la connaissance de Mariane alors qu'il accompagnait l'artisan au château pour ferrer les chevaux. Appréciée pour sa gentillesse, elle devenait ravissante en grandissant, avec ses boucles brunes tombant sur ses épaules et ses yeux verts pétillant de malice. Ne se sentant guère de dispositions pour le clavecin ou la broderie et estimant que la vie dans l'austère château ne présentait rien de réjouissant, elle s'échappait fréquemment pour parcourir la forêt avec sa bande de petits gueux. Possédant un grand poney, elle donna à son admirateur ses premières leçons, lui inculquant l'amour des chevaux. Joffrey tentait alors tout naturellement de poursuivre son apprentissage sur les montures confiées à son père, ce qui déclenchait les foudres du maréchal-ferrant. La belle amazone subit semblables admonestations lorsque Richard du Plessis découvrit que sa fille partageait ses privilèges avec des « pouilleux ». Le poney lui fut confisqué. Elle se retrouva donc à pied pour arpenter monts et vallées. Ce qui ne la dissuada nullement de poursuivre ses escapades en douteuse compagnie !

Les deux adolescents effectuaient de longues randonnées dans les sous-bois, empruntant les chemins aux senteurs délicates. Au rythme des saisons, Joffrey lui cueillait des noisettes

ou ramassait les premières primevères qu'elle prenait dans ses mains avec un rire cristallin, déposant un baiser sur les joues rebondies du jeune homme. Il passait la main autour de sa taille et tous deux partaient en sautillant d'un pied sur l'autre. Quand venait l'automne, ils cherchaient les champignons, s'enfonçant plus profondément dans les bois. Lorsqu'ils se laissaient surprendre par une averse, le chevalier servant enlevait son manteau et le tendait sur les branches basses d'un buisson, fabriquant ainsi un auvent de fortune. Ils riaient de bon cœur si quelques gouttes traîtresses venaient à s'infiltrer par une déchirure du vêtement et dégouлинаient sur le bout de leur nez. À la fin de l'averse, les feuilles cuivrées de la forêt se paraient de perles nacrées miroitant sous le soleil, précieux atours d'un monde de pureté. Les animaux s'ébrouaient, les oiseaux chantaient, les fleurs se redressaient, ragaillardies. À l'unisson, les promeneurs continuaient leur chemin, ravis, les pieds trempés, avec l'insouciance de leurs jeunes années.

De retour au village, escortés d'une joyeuse bande, ils poursuivaient les discussions dans l'herbe au bord de la rivière. Ces élucubrations devenaient parfois orageuses et laissaient entrevoir au doux rêveur le goût amer des premières désillusions.

— De toute façon, Joffrey épousera Mariane ! affirmait Gontran avec l'air de celui qui est dans la confiance.

— Impossible ! rétorquait Nicolas, un rouquin maigrichon et jaloux des biceps naissants de son compagnon de jeu. Mariane est la fille du comte, elle n'épousera jamais un forgeron !

Un silence profond accueillait cette remarque que chacun savait pertinente. Chacun sauf l'intéressé qui s'entêtait avec la mauvaise foi d'un âge où l'on croit encore que tout est possible.

— J'épouserai Mariane de force ! J'irai la conquérir à la pointe de mon épée et je l'enlèverai sur mon cheval. Je l'emmènerai dans un pays merveilleux.

La gente damoiselle riait, séduite par la perspective d'une aventure qui, après tout, la distrairait des leçons de clavecin.

Avec la méchanceté impitoyable de son âge, Nicolas revenait à la charge, assénant à son rival un coup qu'il savait mortel :

— Tu n'as pas de cheval ! Et surtout, tu n'as pas d'épée et tu n'en auras jamais ! Les épées sont pour les seigneurs, pas pour les forgerons.

Touché ! Joffrey perdait sa superbe devant ce coup lâchement porté, tentant néanmoins une dernière riposte :

— Mon père est maréchal-ferrant, mais mes ancêtres étaient nobles ! affirmait-il en sachant toutefois que cette lignée remontait à fort loin et que lui aussi avait toutes les chances de rester derrière ses enclumes.

Un destin tout tracé auquel il aurait tant voulu échapper ! Issu d'une famille d'ancêtres hobereaux, le vieux forgeron ne conservait plus de la noblesse qu'un très vague souvenir. De grands-parents et parents ruinés, il s'estimait fier de son métier. Avec sérieux et opiniâtreté, il se taillait la réputation d'un honnête homme, apprécié de tous. Sa fille aînée apprenait les bonnes manières auprès des religieuses. N'étant pas trop laide, elle espérait un mariage correct. Le second entrait dans les ordres. Une fameuse opportunité ! Quant au troisième, l'enfant de trop, il restait cause de bien des tourments. Comme il était de charpente solide, doté d'une bonne santé, sa voie se révélait évidente. Il le seconderait à la forge et prendrait sa suite. Mais les rapports se gâtèrent rapidement entre le père et le fils. Si Joffrey travaillait habilement avec les chevaux, il semblait, selon les dires du patriarche, « tarder dangereusement à entrer dans l'âge adulte ». L'objet de cette amertume demeurerait hanté par ses aïeux au sang bleu. Lors de ses visites au château, il observait les jeunes nobles portant habit et épée. Certains d'entre eux s'arrêtaient régulièrement à la forge pour ferrer leur monture. L'apprenti admirait leurs armes, puis avec un serrement de cœur les voyait repartir vers un destin qu'il ne connaîtrait jamais. Conquérir sa belle à la pointe de sa lame devenait sa seule ambition. Quand il se hasardait à en parler autour de lui, il rencontrait partout le même étonnement, renvoyé à sa triste condition quotidienne : il possédait un bon métier.

Songeries inadmissibles pour le vieux tâcheron, satisfait de son sort et affirmant que son héritier devait s'estimer heureux

de se voir transmettre un savoir rémunérateur. Il s'avérait donc prudent d'éviter les discussions sur ce sujet, sachant qu'elles se terminaient toujours de la même façon, par des remarques laissant des cicatrices indélébiles.

— Je suis fier d'appartenir à une corporation honnête. Ce n'est pas comme ce Cavalier devant lequel tous ces analphabètes s'extasiaient et qui ne sait que trucidar les gens pour ébahir les foules !

Atteint au plus profond de lui-même par le biais de celui qu'il vénérât, Joffrey quittait généralement les lieux pour retrouver Mariane. Elle au moins comprenait, partageant son admiration pour l'illustre personnage (trop peut-être, estimait-il avec une jalousie à peine voilée).

Ce Cavalier auréolé de gloire ne pouvait qu'enflammer les jeunes imaginations : silhouette hiératique venue d'on ne sait où, défendant la veuve et l'orphelin, infligeant de sérieuses défaites aux soldats du roi ! Adulé dans tout le pays, on le disait immortel et on le louait en cachette par peur des représailles. Les enfants, eux, ne possédaient pas encore la maturité suffisante pour envisager les représailles. Ils alimentaient donc la légende avec délectation, ajoutant chaque fois des faits nouveaux et gratifiant leur héros d'un panégyrique toujours plus élogieux.

— C'est le Cavalier que Mariane épousera ! ricana Nicolas. Depuis qu'il l'a comparée à une fleur !

Décidément, celui-là il faudra un jour lui tordre le cou ! Piqué au vif, Joffrey entra dans son jeu :

— Tu as rencontré le Cavalier ? demanda-t-il à sa « presque » promise d'un ton faussement détaché.

— Oui, je l'ai vu l'autre soir, alors que je rentrais sur le chemin qui longe le bois. Il commençait à faire sombre et je n'étais plus tellement rassurée. Il se tenait au bord de la route, sur son cheval blanc. Quelle apparition merveilleuse, j'ai cru rêver ! Son épée pendait à son côté. C'est vrai qu'elle est en or. Son regard est pénétrant, mais il m'a souri. Il a une très jolie bouche et de belles dents.

— On juge un cheval sur ses dents, pas un homme ! commenta celui que cette description plus que flatteuse commençait à exaspérer.

— Toi aussi, tu as de belles dents et pourtant tu n'es pas un cheval !

Avec cette péronnelle, impossible d'avoir le dernier mot !

— Et alors ? Il t'a parlé ? Qu'a-t-il dit ?

— Il m'a dit : « Il faut rentrer chez toi, Mariane. À cette heure, les routes sont peu sûres et les jolies fleurs doivent être à l'abri. » Il a disparu, mais je suis certaine qu'il me suivait de loin et je me suis sentie rassurée. Quel homme ! Il a une élégance, un charme fou ! Il est assurément de sang noble !

Vexé par ce nouveau camouflet, Joffrey s'enquit avec prudence :

— Tu l'épouseras ?

Possédant plus de bon sens que tous ses soupirants réunis, Mariane éclata d'un rire spontané :

— Je ne l'épouserai pas ! On ne peut pas épouser un homme immortel, c'est impossible. Moi, je ne suis pas immortelle, alors quand je serai morte, il aura plein d'autres femmes. Ce serait horrible !

Face à cet argument irréfutable, le soupirant se sentit soulagé. Il pourrait donc continuer à admirer le Cavalier, et sa belle lui resterait.

Pourtant, le destin devait en décider autrement. Ses projets matrimoniaux prirent fin de la façon la plus stupide qui soit, mettant également une sourdine à ses talents d'apprenti séducteur.

Les orties

Par une belle journée d'été, l'aventurier en herbe prit sa décision. Après tout, nul besoin d'épée ou de monture fougueuse pour enlever la « jolie fleur ». La route étant trop poussiéreuse et mal entretenue, pas question d'y risquer la charmante ingénue. Restait donc la rivière, solution évidente ! Il suffisait d'utiliser la barque de l'oncle André et de lui en offrir une neuve, livrée par quelque laquais une fois fortune faite.

Après une molle résistance, Mariane se laissa convaincre et Joffrey l'installa à l'avant, figure de proue de sa propre liberté.

Se saisissant des avirons, il commença à ramer méthodiquement. Menée par ses bras vigoureux, l'embarcation avançait rapidement. S'immisçant entre les branches des arbres bordant la rive, l'astre du jour faisait danser des reflets cuivrés dans les cheveux de la damoiselle. Envahi d'un immense bonheur, son chevalier aurait voulu la serrer contre lui, mais n'osait se le permettre et surtout pas maintenant !

Ils ne parlaient pas, goûtant une complicité toute simple dont la véracité s'étendait au-delà des mots... et peut-être aussi quelque peu inquiets quant au dénouement de ce périple hasardeux.

Les berges se métamorphosaient, plus touffues, et les rayons du soleil s'en échappaient désormais avec difficulté. Elles se resserraient progressivement, volant son territoire au domaine aquatique. De gigantesques touffes d'orties se dressaient comme

une sombre menace jusqu'au milieu de la rivière. Le fond de l'eau devenait de plus en plus clair. On y discernait quelques bancs de poissons au ventre argenté qui se pressaient à leur passage, cherchant refuge au creux des algues.

— Il y a de moins en moins de fond ! remarqua la passagère.

D'où tenait-elle cet esprit d'observation si aiguisé et bien inutile pour une femme ?

— Aucun risque, la barque est à fond plat, on ne peut s'échouer !

Le marinier improvisé avait émis cette affirmation d'un ton suffisant, censé masquer ses propres hésitations. Était-elle vraiment à fond plat ?

— Tu sais, avoua Mariane, l'air dubitatif, j'ai une peur affreuse des orties.

— Moi aussi, répondit Joffrey machinalement.

— Étonnant ! reprit la mutine avec un sourire moqueur n'augurant rien de bon pour la suite des événements. Je croyais les hommes au-dessus de ce genre de choses !

Son interlocuteur n'émit aucun commentaire, gardant depuis toujours une sainte horreur des orties et préférant affronter un cheval vicieux que de s'y frotter les mollets ! Pour être encore plus franc, elles lui inspiraient une franche répulsion.

Plusieurs fois, la barque racla le sol caillouteux et cette constatation commençait à égrener quelques doutes concernant la suite du voyage. De grosses pierres affleuraient sournoisement. Il les évitait tant bien que mal, se servant alternativement des rames pour en éloigner l'embarcation.

Lors d'une poussée vigoureuse, un aviron se brisa, lui échappant des mains. Un instant déséquilibré, le maladroit parvint néanmoins à retrouver sa stabilité et entreprit de se diriger avec la rame restante. Tâche délicate dans si peu d'eau, avec une végétation de plus en plus luxuriante. Et le drame arriva...

La barque fit une brusque embardée et, après avoir tourné sur elle-même comme un homme pris de boisson, s'échoua le long de la berge sous un impressionnant massif d'orties. Mariane

hurla et se précipita à l'arrière. Joffrey sentit la cuisante morsure des plantes envahissantes.

Le frêle esquif se trouvait désormais incrusté dans le sable et la boue. L'en extirper devenait une pure utopie ! Peu pressée de sortir des eaux, la Vénus s'affola :

— Il faut regagner la berge, porte-moi !

— Tu es folle ! On ne peut traverser ça !

Le responsable de ce peu glorieux naufrage regardait avec effroi l'épais buisson urticant qui bordait la rive, lui dépassant largement les épaules :

— Il faut remonter le courant jusqu'à un passage. De toute façon, l'eau n'est pas haute.

— Je m'en suis aperçue !

Ne jugeant pas opportun de répondre, il aida la malheureuse à descendre. Sans un mot, ils marchèrent ainsi avec de l'eau jusqu'aux genoux et découvrirent enfin une petite plage de sable fin sur laquelle ils prirent pied.

Joffrey n'osait plus rien dire. Mariane rompit le silence :

— Je pense qu'il est inutile de poursuivre cette aventure, conclut-elle d'un ton las.

— On pourrait continuer autrement...

— Comment pourrais-je vivre avec quelqu'un qui prétend vouloir pourfendre des faquins et qui n'est même pas capable de traverser une touffe d'orties ?

— Mais, ce n'est pas pareil... et puis tu m'as dit que toi-même...

— Moi, c'est différent, je suis une femme !

Qu'objecter à une logique aussi désarmante ?

Le piteux soupirant eut donc la triste mission de ramener sa promise qui ne l'était plus. Ce retour à leur point de départ se fit dans un silence religieux. La route se révélait assurément très mauvaise, mal pavée et poussiéreuse ! Stoïquement, l'éphémère héroïne se tordait les pieds, se contentant pour toute récrimination de lancer de noires œillades à son compagnon qui baissait le nez sur ses galoches. Cette attitude ne lui apportait aucun réconfort, le forçant au triste constat qu'étant déjà bien usées,

elles seraient achevées par cette épreuve. Il faudrait s'en expliquer au patriarche. Quant à l'oncle André, comment lui « faire avaler » que son unique barque l'attendait, solidement ancrée sous les orties ?

Un petit vent sournois se leva, balayant des tourbillons de poussière qui retombaient ostensiblement sur les deux marcheurs, les saupoudrant de particules ocre qui s'infiltraient avec ténacité dans le moindre pli de leurs vêtements jusqu'à les en recouvrir des pieds à la tête. Ils arboraient donc bien piètre allure lorsqu'ils arrivèrent en vue du village.

Dès lors, les rencontres entre Mariane et Joffrey s'espacèrent de plus en plus. Ce dernier en souffrit, contrairement à la progéniture du comte qui ne manquait guère de sollicitations.

Cette époque fut pour le jeune homme celle d'un repli sur lui-même. Sa mésaventure ayant fait le tour de la bourgade, c'en était fini de son prestige auprès de la joyeuse petite bande. Il évitait d'autre part toute discussion avec son père, dont la seule grandeur d'âme se résumait à un travail bien accompli. Il commença alors à se murer dans la solitude et entreprit ses premières escapades dans la forêt, goûtant dans les profondeurs sauvages le calme et le bien-être qui lui faisaient défaut dans son univers laborieux.

Il prenait un plaisir intense à chevaucher chaque fois que l'occasion se présentait, bien que le retour fût inmanquablement sujet à un drame familial, car il devait essayer les vociférations du maréchal-ferrant. Mais il ne s'en souciait guère, estimant l'addition négligeable à payer en contrepartie des sensations grisantes qu'il venait de s'octroyer, galopant à travers champs, le visage balayé par une crinière que le vent ébouriffait. Qu'était-ce donc qu'une banale réprimande, après ce plaisir authentique de liberté totale, de parfaite harmonie avec un autre corps ?

Le petit manant se persuadait qu'une tout autre existence l'attendait. Dans son esprit encore naïf, cette évasion prenait

invariablement la forme d'une épée, symbole de cette classe qu'il ne pouvait atteindre.

Il avait un jour rencontré une vieille ermite dans la forêt. Elle prétendait connaître l'avenir. On disait qu'elle tenait ses pouvoirs de sa mère et de sa grand-mère. Gontran, qui l'accompagnait, s'était enfui. Pas celui qui espérait l'annonce d'un avenir hors du commun. Elle n'y manqua point, mais d'une façon ambiguë dont il ne saisit pas le sens : « *Tu connaîtras la gloire par la lame et tu périras par elle.* » Curieuse révélation. L'enthousiasme du jeune ambitieux ne voulut retenir que la première partie de cette vision : la gloire. Malheureusement...

La gloire, la lame, l'épée symbolisaient le Cavalier. Tenaillé par le désir de plus en plus ardent de le rencontrer, Joffrey devinait que son destin serait lié au sien. S'il pouvait, une fois seulement, tenir entre ses mains cette épée merveilleuse... Son héros, lui, comprendrait certainement ses aspirations et l'aiderait, puisqu'il était bon et juste.

Ce Cavalier paré de mystère parcourait ses nuits. Nul ne savait rien de lui. Ce combattant prestigieux à la prestance imposante, dissimulé sous un austère masque noir, chevauchant un cheval blanc, tout le monde ou presque l'avait vu à l'œuvre ou aperçu au moins une fois. Sauf lui ! C'était rageant ! Que fallait-il donc accomplir pour provoquer son apparition ?

Cette opportunité ne devait avoir lieu que bien plus tard. Une étrange rencontre...

Le buisson macabre

Après avoir ferré trois chevaux à la suite, Joffrey gardait l'impression d'être imprégné de cette odeur de corne chaude. Il possédait désormais son métier presque aussi bien que son père, ce qui ne simplifiait pas leurs rapports pour autant.

L'apprenti avait grandi physiquement, bien que son entourage le jugeât totalement immature, perdu dans des rêves le menant bien loin des enclumes. Son labeur achevé, il s'octroyait une récompense bien méritée, consistant généralement à arpenter pendant quelques heures les sentiers forestiers.

L'après-midi était déjà bien avancé et la pluie menaçait. Il risquait de se faire surprendre par l'un des orages fréquents et violents en cette saison, mais ressentait un impérieux besoin de se rasséréner. Il partit donc d'un bon pas, mais au lieu d'emprunter le chemin habituel, tourna dans la direction inverse et pénétra résolument dans la profondeur des bois par un sentier bordé de mousse. Le jeune explorateur s'arrêta un instant, envoûté par le charme de cet endroit. Ses pas, feutrés, étouffés par l'épaisseur de ce tapis naturel, lui donnaient la sensation de se déplacer comme un elfe. À cette heure du jour, la forêt appartenait tout entière à ses petits hôtes qui s'activaient à leur vie secrète. Au crépuscule, puis à la nuit, les lieux redevenaient leur domaine inviolable. La végétation se densifiait et Joffrey se rendit compte qu'il ne s'était jamais aventuré aussi loin. La plus

élémentaire prudence l'eût incité à faire demi-tour. Il continua pourtant, s'abandonnant à cette sérénité nouvelle.

Le tonnerre grondait au loin, présageant l'imminence de l'orage, et la pénombre tomberait bientôt. Joffrey s'appêta donc à rebrousser chemin, lorsqu'un objet insolite attira son attention. Une tige métallique scintillait dans l'herbe près d'un buisson touffu. Il s'en approcha et reconnut avec stupeur la lame d'une épée. La ramassant avec avidité, il découvrit une arme comme il n'en avait jamais vu : une poignée d'or, une garde incrustée de pierres précieuses, des diamants sans aucun doute, et un pommeau serti d'une émeraude de toute beauté. Émerveillé, croyant à un miracle, il la prit en main. Elle lui sembla bien lourde. Effleurant l'acier tranchant, puis les courbes de la poignée, il sentit sous ses phalanges les arrêtes saillantes de l'émeraude, luisant dans la clarté estompée de cette fin du jour comme si elle eût exprimé quelque pouvoir occulte. Un instant, il fut tenté de la rejeter, mais ne parvenait à en détacher son regard. Cette épée se présentait comme un don du ciel. Enfin, ses souhaits se trouvaient exaucés !

C'est alors que, scrutant les alentours, l'heureux élu aperçut une botte émergeant du buisson. Et dans le prolongement de cette botte... une jambe ! Horreur ! Un cadavre ! Saisi d'effroi, il lâcha l'arme et s'enfuit prestement, le plus loin possible, avant de s'arrêter à bout de souffle. Curieusement, la vision de cette épée gravait en sa mémoire un souvenir annihilant la frayeur engendrée par sa morbide inquisition. Jamais ses rêves les plus fous n'auraient pu concevoir une telle merveille ! Au fur et à mesure qu'il retrouvait son calme, il tentait de réfléchir. L'épée, l'or, l'émeraude... Il en existait pourtant une de semblable valeur : celle du Cavalier ! Brusquement, il revit la jambe bottée de noir, émergeant de l'épaisse végétation. Il n'en avait pas appris davantage, mais la certitude s'imposait désormais : ce ne pouvait être que lui, blessé ou mort, qui gisait là. Pourtant, le Cavalier était immortel...

À une allure folle, il refit le trajet en sens inverse, tenaillé par l'appréhension. Lorsqu'il parvint sur les lieux,

il les trouva déserts. L'arme avait disparu, le corps aussi. S'agissait-il d'un mauvais rêve ? Longtemps, Joffrey demeura figé sur place, hésitant à accepter la réalité. Un silence total régnait, troublé seulement par l'envol d'un rapace ou la fuite pressée d'un petit animal. Ainsi que l'insinuait son père, ses songes inutiles et ses chimères sans lendemain auraient-ils compromis son équilibre mental ? S'astreignant à maîtriser son émoi, il se persuada que semblable scène ne saurait naître de l'imagination. Son esprit, aussi tourmenté fût-il, ne saurait projeter une image avec un tel réalisme. Il se rua sur le buisson, en écarta les branches avec frénésie, arrachant les feuilles, brisant les jeunes pousses, cherchant à découvrir un indice, le signe d'une présence. Il fit quelques pas aux alentours, malmenant les arbustes, ébouriffant les hautes herbes. Rien. La clarté du jour baissait maintenant avec rapidité, ne lui facilitant guère la tâche. Scrutant avec obstination, l'inquisiteur s'entêtait à parcourir du regard le moindre pouce du site funeste, profitant de cette pâle luminosité. Alors, il vit un peu plus loin un espace où l'herbe avait été couchée. Se précipitant vers cette étroite tranchée, il découvrit avec un haut-le-cœur une mare de sang dont les éclaboussures avaient giclé jusque sur l'arbre le plus proche. Ces traces macabres s'éparpillaient parmi la végétation. Il les suivit un instant, puis ne discerna plus rien. L'herbe avait été foulée, mais cette esquisse de passage disparaissait ensuite parmi les fougères et les ronces. La pénombre désormais enveloppait les lieux, s'ingéniant à déformer et masquer tout repère. Fort dépité, Joffrey revint donc sur ses pas. L'estomac noué, il contourna la flaque sanglante, en proie à une terreur croissante. L'homme aux bottes noires était grièvement blessé. Perdre son sang de cette façon signifiait qu'il trépassait sans aucun doute quelque part, peut-être tout près, sous le couvert des feuillus. Dans un ultime sursaut, il s'était relevé pour se cacher plus loin. Dissimulé sous l'épaisse frondaison parmi les fougères enchevêtrées, il subissait une lente agonie. L'adolescent se sentait totalement inutile. Il appela, mais aucun son ne lui

répondit. Il se gourmanda de ce réflexe stupide, car celui qu'il espérait ne se trouvait certainement plus en état de parler, ni même d'entendre. Il préserverait son anonymat et ne se trahirait point, rendant son dernier soupir avec dignité dans une poignante solitude. Avec un profond regret, le chercheur se résigna donc à l'échec. Il reprit la direction du village, toutefois résolu à éclaircir ultérieurement ce mystère.

Joffrey restait profondément perturbé, en proie à des réflexions contradictoires dues à des faits auxquels il ne trouvait pas d'explication. Hanté par cette affreuse vision, il ne parvenait plus à chasser la pensée de celui dont l'agonie devait être en train de se prolonger, ou que la mort avait peut-être emporté. Il s'en était fallu de si peu. S'il n'avait pas détalé comme un lièvre peureux, il l'aurait secouru, peut-être sauvé. Mais pouvait-on encore soigner une telle blessure ? Cette intervention serait arrivée trop tard, la mort n'ayant été retardée que de quelques instants. Un autre doute encore plus perfide s'immisçait en lui. Ces bottes noires... S'agissait-il vraiment de lui ? Fallait-il encore s'accrocher désespérément à des réminiscences enfantines ? Le Cavalier était immortel, invulnérable. Et pourtant, cette épée ne semblait être que la sienne. Il paraissait inconcevable qu'il fût blessé comme un simple mortel, se vidant ainsi de son sang. Mais si la vérité se révélait tout autre : un être humain, lauréat d'une réputation fabuleuse, avec tout simplement un courage et une force hors du commun ?

Cette fois, celui qui croyait dur comme fer en la légende sentait effectivement basculer sa raison. À cette terrible découverte s'ajoutait ce doute lancinant. Plus éprouvantes encore, ces hésitations remettaient en question ses espérances antérieures. Il commençait à craindre de n'en jamais trouver la réponse.

L'orage se précisait, les premières gouttes tombaient. Il faisait nuit noire quand il atteignit le village.

Les jours et les nuits qui suivirent furent hantés par cette vision refusant de s'estomper : l'épée se trouvait là, brillante et attirante comme un joyau interdit. Joffrey sentait encore dans ses paumes le froid contact de l'acier, les aspérités de l'émeraude à l'éclat si pur. Puis il revoyait, dans un éclair couleur de sang, le corps dissimulé dans le buisson et les bottes noires. Le jeune homme demeurait taraudé par le désir de savoir, bien que cette vérité risquât de se révéler regrettable. L'épée éblouissante irradiait un immense pouvoir qui servirait fort bien ses désirs de grandeur. Mais il convenait avant tout de percer le secret du cadavre disparu...

Joffrey se rendit de nouveau dans les bois et retrouva le buisson maudit. En plein jour, sous les rayons du soleil, il lui parut semblable à tant d'autres. L'orage avait effacé toute trace, redressé les herbes, lavé les souillures. Il ne restait plus rien de cet épisode tragique. Il aurait effectivement pu avoir tout imaginé.

N'ayant rien d'un rêveur contemplatif, le fils du forgeron ne renonçait pas si facilement quand il se fixait un objectif. Il poursuivrait donc plus loin ses investigations dans la vaste forêt !